

Intervention à l'occasion des journées doctorales EDTSS

Le 12/11/2007

Bruno Frère, chargé de recherches du FNRS
Service de sociologie des identités contemporaines (Ulg-ISHS)
Groupe de sociologie politique et morale (EHESS-CNRS)
Faculty of social and political sciences (University of Cambridge)

A l'instar de Fabrizio, je voudrais pour ma part vous faire part d'une analyse extraite de l'expérience de thèse qui fut la mienne en développant 3 points évoquant la confiance, la dynamique d'écriture et enfin le statut « politique » de la recherche en général. Ce dernier point est quelque peu détaché des deux premiers qui m'occuperont plus spécifiquement puisqu'ils sont au coeur des questionnements de cette journée.

1) confiance

D'abord, je pense qu'il est bien venu de dédramatiser le travail de thèse en lui-même. Il est vrai qu'à la suite d'occasions comme celles-ci, où sont brassées à grands remous les inquiétudes, les angoisses et les difficultés (toutes légitimes), un thésard peut finir par s'avérer plus troublé que véritablement apaisé. Un processus strictement identique est à l'oeuvre, la plupart du temps, dans le rapport qu'il entretient avec son(ses) directeur(s) de thèse. En effet, chaque rencontre avec ce(s) dernier(s), dans mon chef, véhicule souvent tout à la fois les clefs essentielles d'un affinement progressif du travail en même temps qu'une série d'orientations qui ne semblent pas pertinentes au regard du contexte temporel dans lequel elles s'inscrivent. Parce qu'elles sont par exemple ouvertes par lui -eux- alors que le travail est censé s'achever. Ce genre de problème amènera le thésard à s'éprouver lui-même dans des rapports parfois psychologiquement complexes avec ses directeurs (ou ses « pairs » pour employer l'expression convenue visant à atténuer la dimension « autoritaire » dont est grosse la première).

Cette double analyse (du rapport au directeur de thèses et des séminaires-conférences etc. liés aux doctorats) m'amène à préciser pourquoi je désire parler de dédramatisation. A mon sens, l'angoisse « existentielle » du thésard peut être atténuée ou maintenue à l'orée du travail proprement dit, s'il garde à l'esprit deux idées toutes simples :

a) « Si je suis en thèse, c'est que l'on m'y a accepté et, donc, que mes « guides », ont jugé ma compétence suffisante pour ce faire ». Ceci m'apparaît valable pour des jeunes chercheurs qui s'engagent dans une thèse de doctorat à l'issue d'études jugées « brillantes » (pour employer un terme à nouveau couru dans le milieu académique), lesquels peuvent être à présent assistants ou aspirants FNRS. Mais aussi pour les jeunes et moins jeunes engagés déjà dans une pratique professionnelle dont les compétences de terrain, l'autonomie et la force aussi « brillante » de leurs premières analyses ont été jugées enrichissantes pour la communauté scientifique et ont retenu l'attention. Dans les deux cas, un thésard est là parce qu'un compromis, au sens de la sociologie pragmatique, a été posé à son égard : le champ des savoirs se trouvera probablement enrichi par son travail.

b) Ensuite, je tiens aussi pour une donnée susceptible de dédramatiser la thèse le *désir* même de se consacrer à un travail d'une telle ampleur. La plupart du temps une idée fixe est à l'origine de ce désir. Que l'on entretienne une affinité toute particulière avec le terrain choisi ou, au contraire, que le désir premier soit d'émettre à son égard un jugement critique, l'impression d'avoir quelque chose de crucial à dire se fait sentir. Bien que ses modalités d'expression puissent être déconstruites et reconstruites à la

suite des séminaires de recherches et des entretiens avec le(s) directeur(s), je pense qu'il ne faut jamais mettre ce sentiment entre parenthèse. C'est finalement à son sujet que l'on écrit, quitte à se perdre dans les méandres de la contradiction phénoménologique des points de vues posés sur lui (ma démarche va-t-elle être celle de la sociologie des organisations ? celle de l'actor-network theory ? celle du structuralisme génétique ? de la pragmatique ... ?)

Pour ma part, ces deux idées m'ont permis d'achever mon travail et de mettre l'angoisse de côté en continuant à écrire. Je me méprenais peut-être complètement. Ce que j'allais dire allait peut-être être dénué de tout intérêt et l'on jugerait peut-être la tentative médiocre. Mais jamais je n'avais entendu parler de tels drames et étant donné que les conditions de confiance étaient réunies, il convenait de s'accepter en l'état : quelqu'un que l'on a jugé apte et qui, surtout, a quelque chose à dire.

2) **processus d'écriture :**

- écrire tôt,
- avancer librement à condition d'être protégé par une solide charpente intellectuelle, théorique et épistémologique
- être stratège et intégrer les remarques des directeurs sans les prendre pour acquises
- la structure

Je sais combien il est absurde d'insister sur la nécessité d'écrire tôt. Quel thésard ne s'est pas déjà entendu dire cent fois à l'occasion de sa maîtrise ou de son DEA qu'il ne fallait « jamais attendre » ? Voici donc un lieu commun mais un lieu commun qui peut être approfondi. En effet, beaucoup de thèses continuent d'être jugées très bonnes, voir excellentes, alors qu'elles ont été rédigées à la hâte en moins de 6 mois. Nombreux sont ceux qui, par crainte de s'y mettre ou par abus de confiance, se convainquent de prendre la plume au dernier moment. Et il est probable que parmi ceux là, beaucoup feront un très bon travail malgré tout. Chacun sait que c'est dans la précipitation et l'angoisse du temps qui passe que l'on est le plus productif. Néanmoins il convient peut-être de percevoir ces cas, très nombreux, depuis une position inverse. Que serait-il advenu de leurs thèses si, l'ayant bouclées dans un délais tendanciellement plus bref, ils disposaient d'un délai de 3 mois supplémentaires pour les peaufiner, les relire, les nuancer, supprimer quelques redites et fautes d'orthographe diverses ? Elles s'en seraient à coup sûr trouvées plus parfaites encore.

Ceci étant, le principal avantage de l'écriture précoce reste peut-être celui-ci : elle permet d'évacuer des positions épistémologiques et théoriques que l'on croyait fortes et qui s'avèrent, une fois exprimées, faibles ou naïves. Peu importe que les cents premières pages soient considérablement modifiées par la suite ou même intégralement supprimées. Elles auront servi de repoussoir à une élaboration paradigmatique plus solide et plus nuancée. Le tout est évidemment d'enclencher le processus assez tôt pour ne pas se retrouver à devoir « reprendre un an » si l'on désire évidemment respecter ses propres exigences et dire tous ce que l'on a à dire.

Je voudrais à ce stade dire un mot sur le rapport théorie-pratique plutôt que sur la méthodologie. En effet, au risque de recevoir les foudres de ceux qui ont gardé une fibre positiviste, c'est un processus tout à fait anarchiste, au sens si bien décrit par Feyerabend dans *Contre la méthode*, qui m'a personnellement conduit à bon port. Je ne peux donc pas me permettre de donner des conseils méthodologiques car dans mon cas (et dans mon cas seulement) le terrain ne pouvait livrer des choses réellement intéressantes que si je

m'autorisais certaines libertés (un peu sur le mode de ce que permettent les forums de Callon, Lascoumes et Barthes). Disons simplement que le questionnaire objectif comportant un ensemble de questions fermées ou semi-ouvertes définies et concises ne m'aurait permis que d'obtenir des réponses avalisant les représentations « convenues » et quelques peu « idylliques » de mon objet.

Par contre, je voudrais tout spécialement attirer l'attention sur la nécessité de lire et de lire encore. Les textes portant sur l'objet d'abord, et ceux permettant de le cadrer ensuite. Je pense que si l'on veut véritablement apporter quelque chose qui ne soit pas une simple redite d'évocations antérieures, il faut à la fois maîtriser la littérature spécialisées et aussi être capable d'inscrire sa démarche dans un cadre théorique plus large qui tienne également compte d'interdisciplinarité. Ceci afin de procéder à des décalages : il ne tient qu'à l'évolution des sciences humaines et à la rationalité moderne d'avoir compartimenté histoire, sociologie, sciences politiques ou philosophie, tout comme d'ailleurs ont été compartimentées les sciences dites « durs ». Mais alors que ces dernières ont depuis longtemps intégré la nécessité de se confondre et de fusionner, il peut rester délicat pour un philosophe de lorgner vers la sociologie ou pour un sociologue d'apprécier l'intérêt d'une démarche de critique historique. Evidemment, le nombre de champs à investir s'accroît de façon exponentiel à mesure que l'on avance. Il faut savoir se *résoudre*, même lorsqu'un directeur arrive avec un ouvrage « fortement conseillé ». C'est en situation qu'il faut chercher à savoir si l'on est, pour ainsi dire, « blindé » en théorie comme en matériaux.

Dans tous les cas il faudra user de stratégie : stratégie face aux acteurs d'abord, je l'ai évoqué en expliquant qu'il faut les approcher de telle sorte qu'ils puissent apporter une matière fertile que l'attitude objective ne permet pas toujours d'obtenir. Stratégie ensuite face au directeur de recherche. Tout ce que celui-ci apporte ne doit être pris pour de l'eau bénite sur le plan analytique. Par contre orientations et inclinaisons suggérées doivent, à mon sens, pouvoir faire l'objet d'un débat honnête dans le travail, quitte à prendre une position inverse, dûment étayée. Là encore, c'est les outils intellectuels puisés ailleurs qui permettent de s'inscrire dans une cité de justification industrielle (*regardez : c'est efficace*) ou inspirée (*regardez : ce que je dis est avalisé par une tradition intellectuelle des plus solides*). Il ne faut par ailleurs jamais perdre de vue qu'un directeur ne peut juger que sur pièce. Derechef, la nécessité d'écrire tôt se fait sentir.

Enfin sur la structure du travail j'aurais voulu émettre l'idée que nous n'en sommes plus uniquement à ce que l'on pourrait appeler la trame classique. S'il apparaît que le traditionnel déploiement terrain-théorie-analyse reste de vigueur dans beaucoup de lieux, la tendance interdisciplinaire (en France ou en GB), semble aussi aujourd'hui accepter d'autres formes. La description empirique d'un terrain peut ainsi être amenée dans une analyse historique ou philosophique là où la structure traditionnelle peut à divers égards paraître peu poétique ou un peu « âcre ». La démarche est plus risquée, certes et le résultat peut s'avérer catastrophique. Mais en cas de réussite le travail peut être des plus originaux. Pourquoi ne pas l'éprouver à l'occasion de colloques ?

3) statut politique de la recherche

Enfin, bien que je ne désire pas tenir ici un tribunal, j'aurais voulu émettre une question éminemment politique sur le statut de la recherche et même peut-être de l'enseignement « fondamental ». On voit à l'évidence que l'on s'oriente toujours davantage vers une « professionnalisation » des métiers de la recherche. La recherche appliquée a le vent en poupe et l'on peut se demander jusqu'à quel point l'université va devoir fléchir sur la

nécessiter d'enseigner des savoirs fonctionnels. Je suis loin d'être un spécialiste en la matière et c'est donc une réflexion prudente que j'aimerais engager avec vous.

Il ne faut évidemment pas jeter le bébé avec l'eau du bain et l'on peut, pour partie, se réjouir que des organismes publics (régions, etc...) ou privés commandent des enquêtes qui font vivre un très grand nombre de chercheurs (de manière souvent précaire, mais passons). Néanmoins, à défaut de recherche fondamentale, où ces chercheurs vont-ils pouvoir aller puiser les schèmes de leurs réflexions ? Et d'ailleurs, sans recherche fondamentale, comment prétendre pouvoir développer des analyses éventuellement critiques ou en tout cas divergentes des buts recherchés par les organismes évoqués ci-dessus ? D'autre part, on peut commencer à s'interroger sur la fameuse règle du « marché des compétences » que l'on retrouve jusque dans les raisonnements (légitimes) de certains étudiants qui s'interrogent sans cesse sur « ce à quoi va servir » ce qu'on leur enseigne dans leur vie professionnelle futur ? Certes, il ne faut jamais négliger les attentes du monde que l'on entend étudier. Mais à l'inverse, avoir la possibilité d'enseigner autre chose que les compétences qui viendront remplir ses exigences immédiates peut lui apporter rétrospectivement des ressources inattendues.

Pour sa part, la question de la précarité se pose déjà avant le doctorat : peut-on se permettre d'entreprendre une thèse sans financement (que celui-ci soit assuré par un organisme de recherche tel que le FNRS, par les universités ou par un emploi extérieur) ? La condition précaire du chercheur se poursuit en général après le doctorat, sauf à trouver un emploi hors de « l'alma mater ». Le désappointement que plus d'un peuvent ressentir face à cet état de fait est souvent renforcé par un sentiment fondamental de solitude. Lequel est imputable au fait que, d'une part, le travail de thèse confine à l'ultra-individualisme et que, d'autre part, les universitaires, pourtant champions du discours sur le monde - comme, entre autres, sur les mouvements sociaux - n'ont jamais su créer des structures syndicales solides. Je n'aborde ici aucune prétention mais simplement des questions. Doit-on se contenter d'imputer à la démocratisation de l'enseignement l'explosion de la compétition entre prétendants à la recherche ? doit-on accepter d'orienter exclusivement nos travaux sur ce qui sera susceptible de nous ouvrir les voies du marché du travail ou du contrat ? Ces questions, jetées ici à brûle-pourpoint, n'en évacuent par pour autant d'autres, susceptibles de porter sur les « réseaux d'influence » qui ont un poids au moins tout aussi considérable sur l'orientation de la recherche que le fameux « marché » que je viens d'évoquer et qui est une entité assez creuse j'en conviens. Isabelle évoquera l'existence des structures qui traitent mieux que moi de ces problèmes (« Objectif recherche », etc.), ce pourquoi je m'en remets à elle et lui laisse la parole.